Document généré le 1 mai 2025 18:28

Québec français

Geneviève Amyot ou la mémoire vivante

Jean-Noël Pontbriand

Numéro 32, décembre 1978

URI : https://id.erudit.org/iderudit/56575ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pontbriand, J.-N. (1978). Geneviève Amyot ou la mémoire vivante. *Québec français*, (32), 51–52.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Geneviève Amyot ou la mémoire vivante

L'œuvre de Geneviève Amyot s'organise autour d'une poursuite à rebours, jusqu'aux sources de la mémoire. Non pas la mémoire historique des traités mais la mémoire vivante des contes : « Il y avait une fois... », non pas la mémoire IBM mais la mémoire charnelle qui crée le monde en se le remémorant lorsque se remémorer signifie briser le présent statique d'une éternité opaque (l'éternité de la matière) pour que surgisse un temps ouvert, le temps humain grâce auquel l'événement peut devenir avènement. Il s'agit, comme l'annoncent les titres des œuvres publiées (*La mort était extravagante*, Noroît ; *L'absent aigu*, Quinze ; *Journal de l'année passée*, VLB éditeur), d'une réflexion sur la mort et sur l'absence par le biais du journal plutôt que d'une réflexion seconde que l'on pourrait qualifier de philosophique : réflexion première, mouvement d'écriture axé sur l'éclosion du verbe fait chair (ou voulant se faire chair). Que naisse la parole et nous serons sauvés.

La mort était extravagante

L'introduction qui précède pourrait conduire le lecteur à conclure que l'écriture de Geneviève Amyot en est une abstraite qui coupe les cheveux en quatre et tente de répondre à ce qui ne supporte aucune réponse. Il n'en est rien. Cette écriture est même aux antipodes de l'abstraction. Elle nous oblige à nager dans le concret total, ce qui est bien plus déroutant que de marcher droit sur l'abstrait. « Je recommence au commencement de mon corps cent trois fois déjà par monts et par morts d'avoir cassé la gueule des soleils entachés... » Ainsi débute *la Mort était extravagante*. Nous sommes donc conviés à une recherche du verbe pour une reprise à notre compte de la chair tant reniée par l'esprit pur de tous nos systèmes infaillibles. « Au début nous avons manqué le verbe la chair par défaut demeurée suspendue nulle bête nul ange nous sommes hybrides sans queue ni tête le sang seulement de la rupture où boiront peut-être demain les corbeaux en colère » (p. 12). C'est en ce manque que s'enracine notre mort extravagante car nul antidote ne nous a été proposé, le seul remède que nous connaissions, la seule lutte que nous poursuivions étant dictée — à notre insu ou grâce à notre inconscience — par la mort elle-même. Et nous avons renié et renions toujours l'amour et la parole, la chair et le sens. « Nous avons inventé toutes les prières de la déraison » (p. 19). Et le conte nous dit notre histoire de telle sorte que nous puissions nous remémorer, trouver le moment de l'errance pour revenir au sens accueilli des gestes premiers, essentiels « ... depuis le début je prépare tout comme bête en travail je mets du sel au lard... je vieillis tous les vins dans la fraîcheur des cuisses... rien ne fut brûlé que les morts se fécondent les uns les autres reviens le fleuve l'an prochain va nous pousser des fraises » (p. 87). Cette quête se poursuit à travers des dénonciations successives de tout ce que la mort a engendré et engendre encore.

L'absent aigu

L'Absent aigu est la suite, j'allais écrire logique, de *la Mort était extravagante*. Le titre lui-même l'annonce, car cette absence ressentie et vécue comme aiguë n'est-elle pas engendrée par la mort constante, partout présente, trop présente pour que le sens puisse apparaître. « Je savais déjà de la mort les pertes les plus imperceptibles des plus légers poils au jour le jour » (p. 9). « Qui donc depuis toujours avait mangé les chairs, actionné de l'extérieur le mécanisme comme si le sang ne devait jamais de lui-même se régler » (p. 11). Mais *l'Absent aigu* n'est

AUX PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Un panorama de la vie des lettres au Québec

LIVRES ET AUTEURS QUÉBÉCOIS 1977

Revue critique de l'année littéraire

Précédé d'un essai sur « Les hantises d'une littérature », le bilan de la production de l'année dans le domaine des lettres : romans, récits, contes et nouvelles, poésie, théâtre, essais et critique littéraires, langue et linguistique, littérature de jeunesse. — Des études sur l'œuvre de Claude Gauvreau. — Une bibliographie et des renseignements de tous ordres (prix littéraires, liste des thèses, études de littérature québécoise parues dans les revues, adresses des maisons d'édition...)

350 pages, $10.

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE OU CHEZ L'ÉDITEUR :

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

C.P. 2447, QUÉBEC G1K 7R4

pas écrit de la même façon que *la Mort était extravagante*. Le ton général de « la mort... » est plus méditatif, plus intériorisé, plus près d'une parole poétique qui tente d'incarner un sens. Mais par-delà les différences de forme, un peu artificielles d'ailleurs, les deux textes poursuivent un même but. Dans les deux cas il s'agit d'un voyage, mais le sens du voyage de *l'Absent aigu* est plus explicitement donné. D'abord par la référence à Blaise Cendrars, mais surtout par le recours à *Prose du transsibérien*. Le voyage de Geneviève Amyot s'effectue par autobus ou même à pied comme le quêteux Couture savait le faire, aux sources du réel : « je me suis couchée toute nue... ventre offert au dénombrement des vertèbres... m'est apparue, grandeur nature, la face parfaitement reconnaissable d'Adam » (p. 12). Et l'on raconte « pour la simple beauté des choses » (p. 14), pour que les doigts poussent un à un jusqu'au pouce qui permettra que nos gestes acquièrent la densité nécessaire à l'éclosion du réel.

« J'arrive, j'arrivai, j'arriverai enfin à l'orée des anses, la neige avait lâché prise et l'astre s'apprêtait pour la coulée des arbres, répandait des reflets en approbation des folies capitales... » (p. 84). « L'essentiel avait été de faire le voyage, de se soumettre en toute clarté aux charmes inédits du cœur qui se lève de lui-même, monte dans la gorge pour le succès mitigé du verbe » (p. 106).

Journal de l'année passée

Le dernier livre de Geneviève Amyot s'inscrit dans la suite des deux précédents dont il est fait mention à quelques reprises. Le *Journal* est cependant plus personnel, écrit dans un style plus direct où le narrateur ne se ménage aucune porte de sortie. Tout dire et, par la magie des mots, être délivré de cette neige qui colle, de cet hiver qui s'éternise sur le trottoir canté de la rue Lavigueur. Le retour à l'année passée (à ce commencement par rapport à la présente année : « J'ai toujours un mal de folle avec les commencements c'est à tout coup même quand j'ai ma commande de main mécanique... » (p. 10), s'impose avec d'autant plus de nécessité que la double rupture maintenant réalisée (dans le corps et dans l'âme) n'existait pas encore. Il faut retrouver les deux bouts du fil cassé pour les raccorder en retrouvant le verbe, désaccordé lui aussi, rupturé par la littérature. La culture est comme une plaie qu'il faut soigner parce qu'elle draine le meilleur de nos énergies jusqu'au souffle même qui nous permet de vivre : « Ses verbes seront de chair pour de vrai et non pour la seule beauté de l'image car voici que cela ne suffit plus il lui sortira de la bouche des mots de chair en forme de croquignoles poudreuses, ... » (p. 45). Il faut retrouver l'élan, le souffle et l'émotion « je ne me souviens jamais que du type de chaleur en mon sang » (p. 80) qui nous permettrait d'être, au printemps, présent et non cet éternel errant distrait qui ne voit les choses qu'après coup, lorsqu'elles sont déjà mortes « ... j'irai niaiser au bord du fleuve que je ne saisirai pas occupée sans savoir au juste par de vieilles marques sur mes jambes les jacinthes tout à coup seront déjà passées puis les pivoines, ... » (p. 124-125).

... et le style

Les quelques lignes qui précèdent disent de quoi il est question dans chaque livre publié de Geneviève Amyot. Elles ne disent cependant pas l'essentiel de l'écriture de l'auteur car cet essentiel réside dans la mise au monde d'un style qui s'affermit de livre en livre jusqu'à constituer cette unité indissociable du fond et de la forme du *Journal de l'année passée*, le plus accompli des trois textes. Comment caractériser ce style ou cette manière d'écrire propre à l'auteur ? Il faudrait parler des procédés littéraires utilisés, de l'ironie, de l'humour mais toutes ces caractéristiques, sorties du contexte, sont un peu fades. La meilleure façon de le caractériser est donnée par l'auteur elle-même lorsqu'elle écrit : « ... à soixante et quatre et deux mois je serai encore en train d'écrire ce journal en free jazz sans bon sens ce mauvais livre par mottons... » (p. 125).

Jean-Noël PONTBRIAND

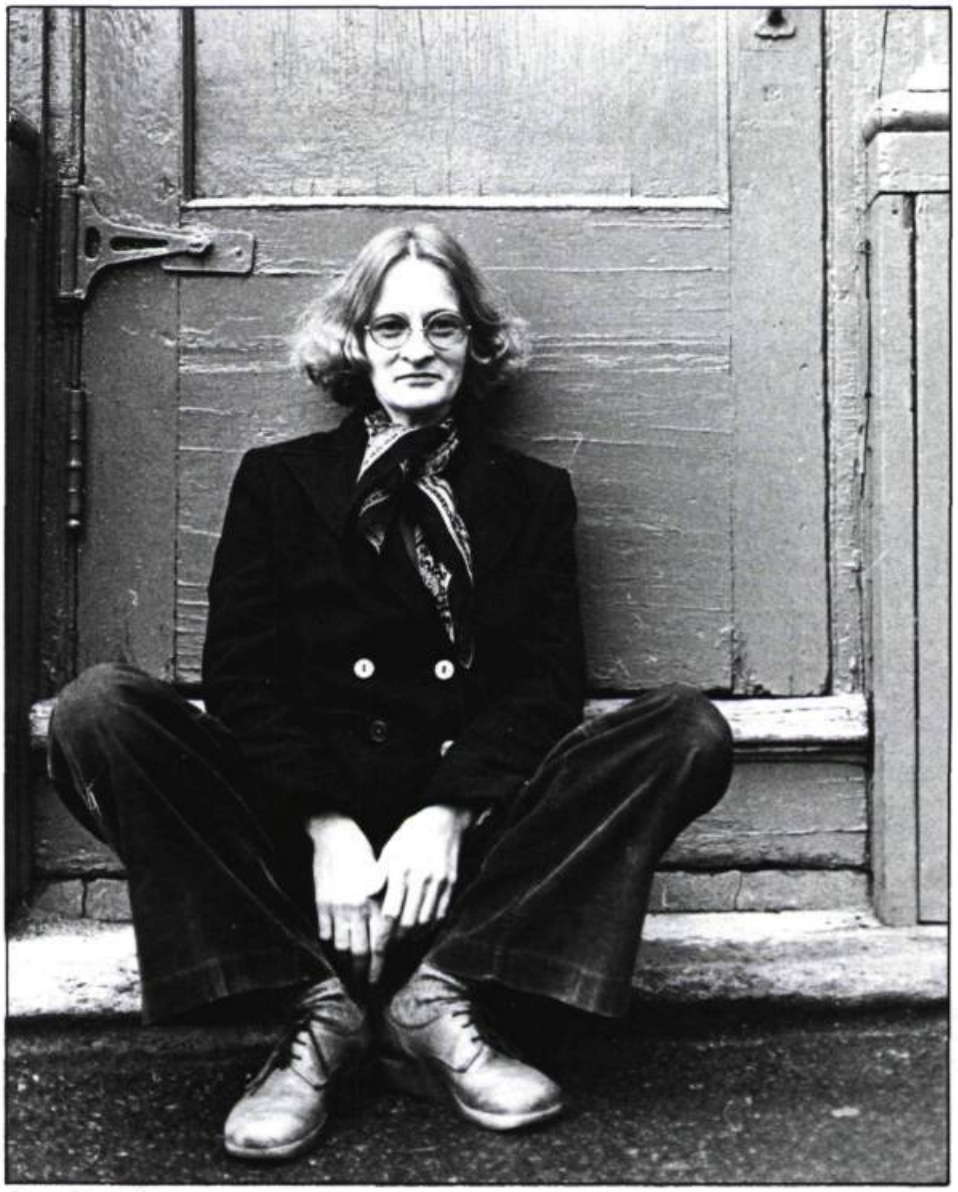

Photo Claude Paquet